

La bataille des sols : enquête sur une lutte environnementale

Cartographie des controverses

École de la Communication, Sciences Po Paris

Alexis Aulagnier, Cléo Houllier, Katarina Kordulakova,

Marianne Le Ba, Maggie Oran, Mehdi Prévôt

Claude Compagnone

Transcription de l'entretien filmé

Date : 22 mars 2013

Lieu : AgroSupDijon

Présentation ; quels sont vos sujets de recherches ?

Claude Compagnone, je suis enseignant chercheur en sociologie ici, donc j'enseigne la socio des organisations et de l'innovation ici. Ex-directeur de Listo puisque maintenant c'est une unité qui a disparu parce qu'elle a fusionné avec une autre. Mais c'est une équipe qui reste et qui travaille principalement sur les pratiques et les changements de pratiques des agriculteurs. Donc soumis à des injonctions environnementales. Et puis sur le conseil aux agriculteurs, donc on étudie aussi bien le métiers du conseil, les activités de conseils que les organisations du conseil, sur la re-configuration du conseil pour les agriculteurs.

Comment s'articulait votre recherche au sein de Listo, et comment vous avez approché votre sujet?

On a travaillé sur les sols au sein de notre laboratoire, et le projet vient d'être terminé. Il a été monté il y a trois ans, et il impliquait aussi l'ESA d'Angers et aussi OSV -- l'organisme des sols vivants. Donc le but était de s'interroger sur la manière dont les agriculteurs qui sont dans les modes de productions différents conçoivent le sol avec une hypothèse forte, c'est que selon leur mode de production, ils ne vont pas le concevoir de la même façon -- ils n'ont pas les mêmes pratiques, les mêmes soucis, les mêmes intérêts.

Donc on a construit un dispositif qui visait à mettre en place pour un groupe donné d'agriculteurs trois demi-journées d'entretiens collectifs, sur un mois ; et il y avait 3 groupes différents, il y avait un groupe dans l'agriculture biologique, un groupe en agriculture de conservation et un groupe en agriculture conventionnelle. On avait fait au total donc neuf réunions pendant un mois (3 réunions x 3 groupes), avec les questionnements que l'on a eus auprès des agriculteurs -- et bien cela a été -- pouvez-vous nous parler un peu de ce que vous faites sur les sols et comment vous appréhendez un sol ou la différence entre les sols, ou parlez des sols que vous avez chez vous, de ce que vous faites précisément sur les sols... donc on est arrivé à les questionner sur ce qui était un bon et un mauvais sol, sur les aménagements que l'on pouvait faire sur un sol et sur des bonnes ou mauvaises utilisations du sol.

Suite à ce travail des groupes, donc ces entretiens collectifs, on a conçu un dispositif qui

visait à faire passer chacun des groupes sur trois parcelles différentes -- une parcelle labourée en agriculture conventionnelle ; une parcelle labourée en bio et une parcelle non labourée en agriculture de conservation. Le but, en fait, c'était de voir comment ces agriculteurs en situation décrivaient ces parcelles sans avoir aucun renseignement sur elles, quel était leur vocabulaire, les mots qu'ils utilisaient, comment leurs mots étaient associés à certains gestes, à certains repérages, sur le terrain ; ou comment, d'ailleurs, ils pouvaient agir aussi sans utiliser de mots -- comment ils allaient fouiller, ils allaient gratter le sol, ou simplement regarder en surface, taper du pied sur le sol, parcourir la parcelle. Donc tout cela a été filmé. Cela nous permet d'avoir les documents filmiques et de revenir après coup sur ce qui a pu être dit sur la parcelle, mettre en lien ce qui était dit avec ce qui a été fait, comparer les deux ou voir des choses faites non raccordées à un discours.

Donc cette analyse permet de voir l'articulation entre du faire et du dire, mais ça permet aussi de voir comment le discours que peuvent tenir les agriculteurs en salle, sur ce que sont les sols et sur ce qu'ils font, et bien finalement se retrouve lorsqu'ils sont en situation ou pas ailleurs. Ce qui est une vraie question car c'est ce qui est reproché souvent à la sociologie qui travaille sur des discours -- que ce ne sont que des mots ; vous ne pouvez pas appréhender ce que diraient ou feraient les gens en situations réelles. Globalement, il y a une grande cohérence entre les deux, c'est-à-dire, que le discours que les gens peuvent tenir sur une situation en salle et puis après le type de discours qu'ils ont lorsqu'ils se trouvent sur une parcelle à la décrire avec d'autres.

Et puis, suite à ce passage sur différentes parcelles, donc il y avait une troisième phase qui visait à faire rencontrer ces agriculteurs qui étaient passés jusqu'aux trois parcelles avec un groupe de conseillers qui lui même était passé sur les parcelles. Donc cette troisième phase visait à permettre une interaction entre des savoirs de praticiens, un certain type de savoirs, avec un savoir expert sur les parcelles ; en ayant des conseillers qui ne s'exprimaient pas en premier, qui laissaient parler les agriculteurs pour voir ce qu'ils avaient à dire sur une parcelle et puis qui s'exprimaient ensuite d'une manière très respectueuse de ce que pouvaient dire les agriculteurs sur la parcelle pour voir en fait comment les choses étaient vraiment identifiées d'une manière semblable ou pour interroger les agriculteurs pour leur demander ce qui les avaient amené à dire ce qu'ils ont dit antérieurement ou pour dire leur désaccord. Pour dire non, pour nous ce n'est pas comme cela ou ce n'est pas ce que l'on a dit etc. Donc cette troisième phase visait vraiment à mettre à l'épreuve, en tout cas de mettre en perspective les savoirs de praticiens, et les savoirs d'experts autour d'un objet commun. Donc le dispositif globalement a été agencé de cette façon.

Est-ce que vous avez identifié des différences fondamentales au niveau du discours sur le sol, puis de la prise en compte de celui-ci entre les différents mouvements qui traditionnellement vont avoir tendance à s'opposer un petit peu ?

Oui, il y a des différences et ce n'est pas forcément celles qu'on attendait. On avait un certain apriori en connaissant par exemple les agriculteurs qui sont en bio dans d'autres régions, en pensant qu'ils allaient être très attentifs à ce qui se passait dans leur sol, à avoir une connaissance poussée de la biologie du sol, des genres de vers de terres que l'on peut trouver dans le sol, les différences de structures etc. Et là où on était surpris, c'est se rendre

compte que finalement, en tout cas les agriculteurs bio sur lesquels on avait enquêtés dans notre dispositif, et je vais vous dire pourquoi ils sont particuliers, et bien étaient les bios qui étaient assez peu attentifs à leur sol, en tout cas à ce qui était dans leur sol. Les bios ne pouvant pas utiliser les produits de synthèse pour fertiliser ou pour désherber, et bien un souci majeur, c'est de se débarrasser des mauvaises herbes, donc ce qui les intéresse, c'est de pouvoir s'en débarrasser le mieux possible pour ne pas ensuite être handicapés dans leurs cultures.

Donc ils sont très attentifs à l'état des surfaces des sols ; c'est-à-dire, est-ce qu'on peut le travailler lorsqu'il a déjà été travaillé d'une certaine façon? Est-ce qu'on peut le reprendre pour faire un semi? Est-ce que le sol supporte ce travail qui vient d'être effectué? Ils nettoient le sol -- c'est-à-dire ils le débarrassent de différentes mauvaises herbes. Comment les travaux peuvent être envisagés ensuite pour maintenir ce sol propre pour l'ensemble de l'agriculture? Donc, c'est leur souci majeur.

Et puis, avec toute une série d'interrogations sur le non labour -- est-ce que le non-labour est possible ou pas, est-ce que cela améliore vraiment la présence des vers de terre ? Est-ce que la présence des vers de terre est bien un critère qui permet de dire qu'un sol est bon ou pas bon, avec aussi des profondes interrogations autour de la matière organique -- et bien lorsqu'on utilise plus de fertilisants chimiques, comment elle se décompose ? Comment elle libère de l'azote pour les plantes à certains moments... donc une compilation ; un groupe qui s'intéresse à la surface du sol avec beaucoup d'interrogations d'un point de vue technique et puis des appels à la recherche et techniciens pour pouvoir répondre à ces questions.

Et nous, on se rend compte que ce n'est pas les bio que l'on rencontre par ailleurs, où il y a des bios qui sont très proactifs dans la construction des connaissances -- c'est-à-dire qu'ils testent, qu'ils éprouvent, ils construisent les connaissances dont ils ont besoin. Mais là il se trouve que dans la zone où on avait enquêté, où il nous fallait trois types d'agriculteurs -- c'étaient des agriculteurs bios convertis après les années 2000. Donc c'est ce que le bio historique appelle les **bios opportunistes**, c'est-à-dire ce sont les bios qui arrivent car d'un point de vue économique il y a un intérêt de faire le bio. Et finalement on s'est retrouvé avec des bios qui ont une posture très classique dans leur manière d'appréhender les choses -- classique en tant qu'agriculteurs qui attendent de faire quelque chose du domaine technique et aussi très classique dans la manière d'appréhender les problèmes. C'est-à-dire de ne pas fouiller plus sur ce qu'il pouvait y avoir dans leur sol pour avoir une vue synthétique de leur système de production. D'une certaine manière, ce sont des bios conventionnels.

A l'opposé, on va avoir les agriculteurs en agriculture de conservation, qui sont très engagés justement dans tout ce qui est ce genre de production et là on va retrouver les gens avec une très grande expertise dans tout ce qui se passe dans le sol et avec l'affirmation de la part de ces gens d'une conversion vécue entre le moment où ils sont rentrés dans ce mode de production et puis là où on les a pris actuellement. Conversion pourquoi, parce que ce sont des gens qui sont pour la plupart rentrés dans l'agriculture de conservation pour des problèmes de charge de travail -- en faisant l'agriculture de conservation on ne laboure pas et quand on ne laboure pas, on gagne du temps de travail, on économise du fuel, du tracteur, de la mécanique, de l'énergie, donc c'est vraiment intéressant.

Et donc, ces personnes rentrant dans le monde du non labour, et bien au fur-et-à-mesure du temps, parce qu'ils y sont pas rentrés seuls, donc il y a eu des précurseurs, et puis il y en a d'autres qui sont intéressés par cette pratique en particulier, et bien ils se sont mis aussi à largement discuter entre eux, à comment maîtriser ce non labour, puisque vous savez, quand on laboure pas on abandonne un certain nombre de choses. Comment on gère les mauvaises herbes? Si on ne laboure plus, est-ce que l'on fait un travail superficiel pour semer ou si on ne le fait, et bien si non, comment on sème lorsqu'il y a une tôle de matière organique sur le sol, et tout cela il faut pouvoir résoudre ce genre de choses. Et puis aussi il faut être attentif à la manière dont les plantes s'implantent ou les graines poussent dans le sol.

Et de fil en aiguille ces gens-là sont partis sur une motivation qui était en termes de charge de travail et puis économique, on arrive à une motivation qui est toute autre. Nous, ce qu'il faut préserver, c'est la vitalité du sol. On ne parle pas d'ailleurs de la vitalité, mais de la vie du sol. Ce qu'on défend c'est la vie du sol, c'est cette biologie que l'on retrouve à l'intérieur du sol.

Et ils en sont à un point tel qu'ils ne mesurent plus leurs rendements par parcelle, c'est-à-dire c'est pas intéressant en soi de mesurer le rendement d'une parcelle, à partir du moment où on maintient une vie correcte du sol, forcément le sol donnera tout ce qu'il peut donner. Et donc on peut viser les rendements par ailleurs, mais si on les vise au-delà de la capacité du sol, et bien on appauvrit le sol, on tue son sol et donc à ce moment là à long terme c'est un échec.

Donc on a une manière de juger les choses qui se transforme complètement et avec un intérêt du coup qui porte sur le sol mais à partir de tous les critères que l'on peut trouver pour définir ce qui est un bon sol, et puis avec un élément symbolique et un critère qui synthétise tous les autres, c'est bien évidemment les vers de terre que l'on va trouver. Et lorsqu'on gratte le sol, on va voir si le sol a quantité de vers de terre - est-ce qu'on trouve les cabanes des vers de terre en surface ou des déjections, en fait, de vers de terre. Et on va regarder si le sol se trouve bien aéré ; et puis, en grattant, on va chercher la diversité des vers de terre, savoir si les trois espèces, celles qui sont à 20cm, celles qui fouissent en largeur ou en hauteur, et bien si elles se trouvent bien présentes, et puis on va les compter. Est-ce qu'il y en a beaucoup.

Et à partir de ces critères essentiels, on va voir si on va trouver une certaine quantité de matière organique, si elle est abondante ou pas, si elle se décompose bien ou pas, en sachant qu'il y a un fort lien entre les vers de terre et la matière organique, c'est que pour qu'il y ait des vers de terre, il faut qu'ils aient quelque chose à bouffer -- que cela soit les racines des plantes qu'on laisse dans une parcelle en conservation ou que ce soit la matière organique que l'on apporte à la surface ou que l'on exporte pas -- c'est-à-dire toutes les pailles que l'on a laissées en surface.

Et donc ils ont une attention très très particulière et puis une connaissance très fine de différentes familles de vers de terre, sur la manière dont ils travaillent, comment il y a un lien entre structure du sol, s'ils sont plus ou moins condensés ou pas, et puis ce travail des vers

de terre. Donc, un intérêt pour les vers de terre et la matière organique comme je le disais. Et puis la question pour l'agriculture de conservation, comme je le disais, c'est d'arriver à un taux de 4% de matière organique dans le sol. C'est à dire que, pour eux, un taux de 4% est un bon taux de matière organique, alors qu'on a souvent des taux autour de 2-3%, pour eux c'est largement insuffisant. Donc, une posture très particulière.

Donc, au milieu, on va trouver des agriculteurs d'agriculture conventionnelle, qui paradoxalement sont assez ouverts à ces idées de non-labour, et puis aux arguments des agriculteurs en agriculture de conservation. Et bien pourquoi? Parce que ce sont des agriculteurs et des gens, dans ce groupe-là, je crois qu'il y en avait qu'un parmi une dizaine qui pratiquait la labour systématique, c'est-à-dire toutes les parcelles chaque année. Ce sont des agriculteurs qui limitent le travail du sol. C'est-à-dire qu'ils vont labourer une fois tous les 3 ans ou tous les 4 ans par parcelle, alors du coup toute l'exploitation n'est jamais complètement labourée. Et puis il y a des gens qui font des expériences avec le semis-direct, dans des terres, dans lesquelles on ne peut pas pénétrer pour labourer, parce que c'est trop humide etc..., donc on va faire du semis-direct pour avoir une culture de toute manière.

Donc, c'est des gens de toute manière qui s'initient à des techniques qui ont trait justement à l'agriculture de conservation. Donc des gens finalement qui ont une connaissance moins affinée des sols, qui regardent finalement ce que ça produit du côté de l'agriculture de conservation, mais qui déploient dans leur discours une certaine compétence autour de ces sols, qui est une compétence, un intérêt qui sont plus importants que ceux développés par les agriculteurs en agriculture bio. En sachant que, pour eux, et ça on l'a vu... C'est-à-dire que c'est un type d'agriculteur... Au moment du repas, autant les agriculteurs en agriculture de conservation parlaient des sols et de ce qu'ils y font et il y avait cette figure locale, qui lui ne jure que par les sols et qui tient un discours constant des sols, même au moment où on mange. Et bien, les agriculteurs conventionnels parlaient économie, c'est-à-dire, marché à terme, c'est à dire comment ils vendent leurs céréales, de l'offre à la demande etc...

Et c'est là où on s'aperçoit que ces agriculteurs sont attentifs à l'agriculture de conservation parce que c'est une technique qui leur permet de faire des économies etc...mais c'est en restant dans une optique d'une agriculture productiviste, c'est-à-dire qui doit permettre de cracher malgré tout, sans ce couper des bénéfices de l'usage de la charrue lorsqu'il faut restructurer le sol et lorsqu'on est envahi de mauvaises herbes etc...

Quel modèle agricole répond au mieux à cette prise en compte des sols? Est-ce l'agriculture de conservation ?

Alors, je ne veux pas juger, en tant qu'expert, je ne veux pas juger si cette pratique est celle qui tient la mieux dans le cadre d'un souci environnemental. Mais ce que l'on peut dire, c'est la façon dont eux se positionnent par rapport à ces injonctions environnementales, la place que ça occupe dans leur discours. Et comment, eux, ils se définissent comme étant un type d'agriculteurs par rapport à certains agriculteurs. Donc, c'est ce que veut dire le sociologue. Après, je n'ai pas de jugement par rapport à l'efficacité technique, enfin j'ai mon avis, mais en tant que sociologue, je n'ai pas de jugement par rapport à ça.

Ce qui est sûr, c'est que les agriculteurs en agriculture de conservation se trouvent dans une optique d'optimiser leurs ressources naturelles. C'est ce qui permet au sol de vivre au mieux. Donc, c'est la première démarche, on optimise la capacité vitale du sol et puis la 2ème, c'est optimiser le rayonnement lumineux. Et puis, ils optimisent les 2. C'est-à-dire qu'il faut un sol qui soit vivant, en état, constamment vivant. Et ça, c'est un défi parce que pendant les périodes où il y a moins d'activité biologique et où il y a moins de plantes, il faut maintenir cette vie et puis, d'un autre côté il faut un sol qui soit constamment couvert, pour optimiser la captation des rayons lumineux, continuellement couvert.

Ce sont des gens qui sont très attachés aux cultures intermédiaires, c'est-à-dire ces cultures que l'on met entre deux cultures principales. Autant les autres agriculteurs, c'est quelque chose d'obligatoire, on le fait, on le sème, ça pousse pas, voilà c'est pas grave. Autant eux ce sont des agriculteurs qui sont très attentifs à justement avoir tout le temps un sol couvert pour pouvoir bien capter les rayonnement lumineux pour pouvoir produire de la biomasse, qui elle même va être transformée par les vers de terre, pour être ensuite réutilisée par des plantes. Et ce sont des gens qui conçoivent de baisser en terme de niveau de production par culture, mais par contre qui vont optimiser l'usage de la terre. Ce sont des gens [certains] qui font cinq cultures en trois ans, c'est à dire de faire non pas une culture en 1 an, mais de faire une culture, puis de chevaucher peut-être une culture en deux années, puis une autre. Donc d'arriver comme ça à avoir cinq cultures en trois ans, ce qui optimise les ressources naturelles.

La question qu'il faut se poser, c'est comment ils s'identifient eux comme genre d'agriculteurs. Alors, bien évidemment, ils sont sensibles au discours qui dit que "l'agriculture de conservation c'est bien mais ça utilise largement du glyphosate pour détruire les couverts végétaux au moment de semer" et c'est ce qu'on reproche à l'agriculture de conservation. C'est l'agriculture que l'on va retrouver en Amérique latine où l'on va retrouver OGM, glyphosate et puis semis-direct. Et ce sont des gens, ceux qu'on a rencontrés, qui utilisent du glyphosate, mais qui sont dans une démarche de limitation de l'utilisation du glyphosate. On est vraiment dans une démarche où on essaye de combiner différents moyens pour finalement utiliser le minimum de ce genre de produits. Mais c'est un produit qui rentre nettement dans la pratique.

Après, toute une argumentation sur les effets non négatifs, pas des effets positifs, du glyphosate. C'est une molécule chimique qui se diffuse très rapidement, que l'on ne va pas retrouver dans l'eau, donc on peut l'utiliser. Mais en étant en même temps sensible au discours que la pratique est négative par cet usage là. Et ils peuvent aussi montrer que les bios peuvent être encore plus dangereux que des gens qui utilisent du glyphosate car ils peuvent utiliser des molécules qui sont pas bien éprouvées et dont on ne connaît pas bien encore les effets négatifs. Et ça, c'est le cas dans la vigne par exemple, quand les bios utilisent du cuivre et du soufre et du coup ils ont une pratique bien plus polluante pour les sols que les agriculteurs conventionnels qui ont utilisé certes des molécules de synthèse, mais au moins testées, expérimentées etc...

Donc, il y a vraiment des registres argumentaires qui visent à asseoir sa position et à

délégitimer celle de l'autre production dans un effet de justification critique réciproque, qu'on a trouvés dans ce cadre-là, mais beaucoup plus atténués que ce que l'on a pu trouver dans les enquêtes viticoles.

À quelle identité professionnelle ils se raccrochent? Et bien, il se trouve que l'agriculture écologiquement intensive, ça a été du pain béni pour ces gens-là, parce que ce n'est pas une identité basée sur un objet. L'agriculture de conservation, c'est un objet, c'est un objet, les sols (l'agriculture de conservation des sols). C'est un objet très instructif, ce n'est pas une vue générale de ce que l'on est. Par contre, de dire qu'on est pour l'agriculture écologiquement intensive, ça c'est quelque chose. Parce que, derrière il y a la subtilité de cette appellation-là. Cet oxymore qui dit qu'on est écologiquement intensif et puis on sait pas si on est écologique ou alors si on intensifie l'aspect écologique. Donc, c'est toute l'ambiguïté qui fait que ça marche comme du feu de dieu. Et puis il y a des concepts fous comme ça qui sont très efficaces, même socialement très efficaces, pour tout le monde, même pour des gens qui supportent certains systèmes de production. Et donc, pour eux c'est du pain béni. Ils se considèrent comme étant des agriculteurs écologiquement intensifs, et donc ils intensifient justement tous les processus biologiques en essayant de limiter au maximum tous les intrants. Et pour les bios, eux, se réfèrent évidemment à cette identité bio qui n'utilise pas de produits de synthèse, quoi que chez ceux que l'on a enquêtés, c'est quelque chose qui est bien moins affirmé que chez les bios dits historiques, qui eux avaient un système à faire valoir au moment où le bio n'était pas une pratique institutionnalisée, c'est-à-dire reconnue et portée par les pouvoirs publics. Cet effort de justification, on va bien moins le trouver chez eux.

Et chez ceux en agriculture conventionnelle, il y a cette attirance envers l'agriculture de conservation qui est très liée au fait qu'on a enquêté auprès d'agriculteurs qui font partie d'un même groupe de développement. C'est un secteur en Vendée qui s'appelle CDPM (comité départemental pleine marée) qui est très grand, 150 agriculteurs. Et là-dedans, on a trouvé ce groupe qui sont en agriculture de conservation et d'autres qui ne sont pas en agriculture de conservation, mais en même temps cette question de l'abandon de certaines pratiques du travail du sol, elle traverse tout ce groupe.

Ce qui fait qu'il y a cet intérêt commun pour ces nouvelles pratiques qui amène les agriculteurs en agriculture conventionnelle à se questionner dans ces entretiens. "Peut-être que c'est intéressant d'abandonner le travail du sol?" ou sur d'autres pratiques et bien "est-ce que d'abandonner le travail du sol, ça ne permettrait pas de gérer différemment les arrosages, de drainer différemment", donc d'essayer de voir différemment un système, c'est ce que signifie de basculer dans l'agriculture de conservation.

Et puis, il y a des gens qui justifient le fait qu'ils labourent encore. C'est à dire qu'on sent que dans ce groupe-là, il y a un débat de normes qui s'opère. Le fait qu'il y a différentes variantes, et dans ce milieu, la norme fait que l'on peut faire du bio, aussi bien que de l'agriculture de conservation et aussi bien que du conventionnel. C'est à dire qu'il n'y a pas d'exclusion parce que l'on est dans une pratique que dans une autre. Et donc, des gens qui se situent dans une agriculture conventionnelle parce qu'ils continuent à labourer, en montrant en même temps un intérêt pour une autre forme d'agriculture.

Est-ce que des agricultures comme le hors-sol existent encore en France ?

Le hors-sol, ça existe quand on cultive des tomates et que l'on va faire ça dans des sols synthétiques. Et dans ce cas là, effectivement, le hors-sol existe à ce moment-là parce qu'on fait passer les nutriments dans les tuyaux et puis voilà, les fertilisants. Donc ça peut être de la laine de roche, et les racines des tomates, elles reçoivent tous les fertilisants et les rayonnements lumineux.

Le terme "hors-sol" est utilisé de différentes façons. En élevage, le hors-sol c'est les animaux qui sont jamais mis sur le sol et on apporte tous les aliments. On peut avoir 1 hectare de terre et tout le reste vient d'ailleurs: c'est du hors-sol. Et le hors-sol, on va le retrouver aussi dans certaines productions, dans le sens où il y a un substrat autre que le sol qui est utilisé. Mais c'est aussi un terme que l'on va trouver dans la bouche des agriculteurs de conservation, où l'on va dire que finalement, ces autres agriculteurs ne prennent le sol en compte que comme un substrat. Et si c'était de la laine de roche, ça ferait effectivement le même effet, c'est à dire qu'ils n'utilisent absolument pas de cette vitalité, de cette vie propre au sol, à tous les processus interne au sol qui fait que le sol a bien une spécificité que l'on ne peut pas recréer, que l'on ne peut retrouver nulle part ailleurs.

Et justement, on va retrouver aussi dans les oppositions d'un sol vivant et un sol mort, un sol substrat, un sol tassé, un sol matraqué, c'est un sol non respecté, qui va s'opposer à un sol vivant. Et tous ces éléments, tous ces qualificatifs du sol, ça définie un sol qui n'en est plus un, ou un sol qui est réduit à une dimension minime.

La mise en invisibilité de l'utilisation de glyphosate dans l'agriculture de conservation se traduit aussi dans le technique car on va essayer de réduire son utilisation dans la pratique.

Oui, oui, enfin nous c'est ce qu'on a vu. Alors c'est peut-être particulier à cette zone de Vendée. Mais il y a bien une démarche qui vise à réduire cet usage-là. Déjà, parce qu'il faut bien le payer, le glyphosate. Si on en met moins, ce n'est que mieux. Si on peut mettre des espèces gélives plutôt que de détruire un couvert par du glyphosate, c'est très bien. [les gélives], donc des espèces qui vont geler l'hiver et que l'on peut détruire avec un rouleau, c'est bien. Et, du coup, il y a vraiment une réflexion foisonnante sur les types d'espèces que l'on met sur le couvert végétal intermédiaire. Donc, des espèces qui apportent de l'azote, des espèces qui vont enfouir suffisamment pour assouplir le sol, des espèces qui peuvent être détruites facilement, justement par le gel ou la météo. Enfin bref, pour arriver à maîtriser aussi naturellement que possible ces systèmes de production.

Donc, cela signifie que ce sont des agriculteurs qui sont sensibles à la critique qui leur est adressée à ce niveau-là, et donc qui à mon avis, alors je ne sais pas s'il y a des alternatives qui peuvent être trouvées, des alternatives radicales à l'usage du glyphosate, mais en tout cas, ça ne va pas de soit. Oui, "j'essaye de réduire cet usage."

Processus de labellisation puis de normalisation dans le bio. Ces démarches pourraient-elle apparaître dans l'agriculture de conservation? Quelles pratiques vont

être normalisées ?

Cette question est intéressante car elle amène à se questionner sur 2 choses. Finalement, [1] qu'est-ce que cela produit lorsque la pratique est normalisée, dans le sens où elle est instituée, reconnue par les pouvoirs publics, voir encouragée? [2] Et puis, comment l'agriculture de conservation a-t-elle été accompagnée par le développement et la recherche, d'où s'est venu? Comment opèrent ces agriculteurs-là pour avoir une compétence qui tienne dans la pratique, qui peut être radicale... c'est-à-dire que passer en semis-direct, c'est prendre un risque pour ses cultures. C'est-à-dire que lorsqu'on sème 30 hectares de maïs et que ça pousse pas, car comme on a pas travaillé, il n'y a pas forcément une couche, ça n'a pas été aéré et du coup l'humidité s'est évaporée, et il n'y a pas eu de bonne chute enfin bref... il y a un certain nombre de risques.

Par rapport à la deuxième question, l'agriculture de conservation s'est développée de manière périphérique de la recherche et du développement. C'est que l'INRA et les chambres d'agriculture n'ont pas travaillé dessus car justement c'était une pratique qui paraissait ne pas tenir en France. D'une part, parce que se passer du labour, ça paraissait tellement incroyable, dans le sens où être agriculteur c'est labourer, et de labourer c'est être agriculteur. De ne plus labourer, qu'est-ce que ça signifie? Ça signifie ne plus être agriculteur. Culturellement, ça paraissait assez difficile, après le bénéfice de ce passage au semis-direct, il était très hypothétique à cause de tous les risques que ça signifie, et puis la difficulté de la maîtrise technique de ce passage-là.

Là c'est très intéressant parce que là c'est une pratique qui se développe hors cadre, pour reprendre les termes de Callon entre débordement et puis encadrement d'une certaine manière. Ça se développe hors cadre, dans le sens où ça se développe en périphérie de la recherche et du développement classique. Et du coup, on s'aperçoit, en tout cas nous l'avons vu en Vendée, mais ce sont des gens qui ont développé ça, alors hors cadre de ces institutions, mais pas complètement en dehors. C'est-à-dire qu'on va retrouver, selon moi, une démarche de braconnage développé par "De Certo", vous devez connaître le bricolage de Levi-Strauss. C'est celui qui fait avec les moyens qu'il a pour arriver à certains buts. Donc ce qui oriente sa pratique, c'est les moyens qu'on a, et c'est pas l'objectif en soi. Le braconnage de "De Certo", il est intéressant parce que c'est comment des personnes sont capables d'aller piocher à droite à gauche différents éléments pour faire quelque chose qui tienne pour eux.

Et d'une certaine manière, les agriculteurs en agriculture de conservation, il font du braconnage institutionnel. C'est-à-dire qu'ils sont pas franchement en dehors des institutions, mais pas franchement dedans. Donc on va voir en Vendée que ce sont des gens pas en dehors de la chambre d'agriculture, puisqu'ils sont bien dans ce groupe de développement "Pleine marée", mais en même temps, ils vont braconner dans différentes institutions, c'est-à-dire s'appuyer sur la chambre d'agriculture, sur des instituts techniques pour avoir les ressources, sur l'organisme des sols vivants, sur l'association BASE etc... Donc ils vont piocher à droite et à gauche.

Après ce sont des gens qui s'organisent, lorsqu'on s'interroge sur leur capacité à créer des

collectifs, qui vont s'organiser à un niveau national, c'est-à-dire en s'appuyant sur le net et des connaissances qui ne sont pas formalisées, donc instituées par la recherche. Et, du coup, instituées par la recherche d'une certaine façon. Et bien, plutôt que de faire un discours institué, rigide etc... par la recherche, et bien c'est eux qui se déplacent. C'est-à-dire dans leur mode de diffusion, ils se déplacent, ils déplacent leurs discours par le net, par eux-mêmes, pendant des conférences en renvoyant à des gens et en revenant, ainsi de suite...

Et donc on a une forme d'organisation qui est très orthogonale de ce que l'on peut connaître de manière ordinaire dans l'organisation de la recherche et du développement et qui est maintenue chez les agriculteurs eux-mêmes par le fait qu'ils sont en dehors de la recherche. Mais, en même temps, la question qu'on peut se poser: est-ce qu'ils tiennent tant que ça à rentrer dans les structures institutionnelles. Parce que, rentrer dans des structures institutionnelles, c'est se faire déposséder en quelques sortes de ses compétences, ou la capacité à produire dessus, à les développer etc... Donc d'un point de vue sociologique, je trouve que c'est vraiment un cas de débordement et puis, maintenant, il faut voir les effets de cadrage par les institutions, maintenant que justement ça gagne en importance.

Mais de l'autre côté, le refus des individus eux-mêmes de se laisser cadrer. Parce que derrière il y a un peu cette question là que l'on a retrouvée chez les bios aussi, c'est qu'en bout de course, qui a raflé la mise? C'est un souci des bios historiques. "Nous on s'investit dans le bio pendant, 10, 30 ans etc... et puis on a fait des sacrifices, on a construit des connaissances, personne nous a aidés, on y a laissé économiquement des plumes, parce que quand on fait des essais ça peut planter. Et puis voilà, à partir de 2000, il y a des subventions. A partir de tout ce que l'on a produit, il y a des gens qui ont le label bio sans avoir du tout investi dans le domaine, donc d'une certaine manière, qui raflent la mise."

Donc, chez certains bios, il y a tout un discours, c'est-à-dire qu'il y a les vrais bios, qui sont les bios historiques et les bios opportunistes ou économiques qui sont venus dans les années 2000. Avec ce souci constant de dire comment les connaissances qu'on produit on les publicise ou pas. Est-ce que finalement, on a intérêt à avoir des connaissances qui soient tellement ancrées dans le local que ça empêche de les généraliser? Et, enfin, est-ce que les connaissances locales ne sont pas finalement les meilleures connaissances que peuvent avoir des individus pour en rester maîtres de toute façon? Derrière la question de l'institutionnalisation de l'agriculture de conservation comme une agriculture qui vaut, et bien derrière il y a tous ces enjeux là.

Donc, en disant ça, j'ai traité derrière la question de "qu'est-ce que ça signifie pour une agriculture d'être reconnue, de faire partie du possible des pratiques"? Et bien derrière, il y a effectivement comment les individus qui construisent ça en sont dépossédés ou pas. Ça amène une autre question sur la recherche, qui est une vraie question aussi. J'avais traité dans un article de la revue "Pour" justement sur comment accompagner des agriculteurs dans l'innovation. De l'autre côté, c'est comment la recherche reste en dehors de l'agitation des agriculteurs et puis pond de son côté des systèmes de production sans s'inquiéter de ce qui émerge, en disant on essaie, on teste, on éprouve et ensuite, regarder ce qui convient ou pas. Parce que ça, c'est encore possible lorsqu'on s'intéresse à l'émergence de systèmes

alternatifs à l'agriculture conventionnelle et bien on s'aperçoit que ça déborde de création dans le monde agricole. Il y a plein de choses qui sont créées pour répondre à des objectifs de respect de l'environnement.

D'où la question qu'on peut se poser du côté de la recherche, c'est comment la recherche s'engraine sur le terrain à proximité de ces gens, qui véhiculent un discours par eux-mêmes, et non pas un discours qui se trouve être cadré, formaté, institutionnalisé, pour être suffisamment général? Et du coup, comment est-ce que la recherche peut-être près de ces gens-là? Comment, dans sa démarche elle-même pour avoir une connaissance générale, elle se saisit de ces éléments pour construire, elle aussi, de son côté, une connaissance générale? Comment elle accompagne ces gens-là pour leur fournir les éléments dont ils ont besoin, eux, pour asseoir leurs pratiques.

Derrière, ça questionne profondément les questions de qui cherche, qui produit des connaissances, qui les diffuse. Comment se diffusent les choses? Est-ce que c'est simplement les discours institués? Est-ce que c'est des discours qui sont très flottants et qui peuvent être appropriés par les uns et par les autres? Ou est-ce que c'est les gens eux-même qui circulent plutôt que les discours? Pour les gens eux-mêmes, c'est une manière de se véhiculer par internet par exemple, il y a une conversation qui n'est pas un discours précisément construit de A à Z.

Et moi, je pense que maintenant ce qui se crée de plus en plus, c'est une autre forme de circulation des connaissances par les gens, qui fait que cela permet aux gens de rester propriétaires de ce qu'ils ont produit, d'intéresser d'autres pour pénétrer dans leur construction et ainsi de pouvoir gagner en compétence également.

Allons-nous donc vers un nouveau rapport entre les agriculteurs "hors cadre" [donc de conservation, par exemple] et la recherche, puisqu'ils cherchent une validation et une reconnaissance de la part de la recherche ?

C'est toute la tension qui existe entre ces agriculteurs ou ces mouvements. C'est la tension entre rester maître de ce que l'on fait et être reconnu. C'est le problème des bios, comment on joue cette articulation entre voir reconnu l'effort que l'on a fait et le genre d'identité que l'on défend, en termes personnels. C'est-à-dire, je suis un genre d'agriculteur et puis un agriculteur qui vaut. Mais aussi en termes de bien commun, ce que l'on fait est bien pour la collectivité parce que cela permet de respecter l'environnement, c'est bénéfique pour la santé des gens etc... Et, dans l'agriculture de conservation, on est aussi dans cette tension-là. C'est comment intéresser la recherche pour que finalement, ce que l'on a fait soit reconnu et validé, mais comment ne pas aller trop loin pour ne pas se retrouver complètement dépossédé de la maîtrise de ce genre de choses?

Et cela peut être complètement contradictoire, c'est pour cela que je parle de tension. Une tension, c'est vraiment ces deux choses. Donc justement quand l'OSV nous a sollicités pour ces recherches, c'est pour gagner en légitimité sur ces questions-là. Donc, pour avoir des données scientifiques, mais derrière, on voit bien que l'appel à la recherche, il est double. C'est pour avoir des données et gagner en légitimité parce que l'on voit que son objet devient

un objet scientifique.

Est-ce que dans tous ces modèles, il y a des nouveaux processus de coopération entre chercheurs et agriculteurs pour mettre en place de nouveaux conseils techniques?

La question est difficile parce que cela ne tient pas qu'aux agriculteurs, mais aussi aux institutions de recherche telles qu'elles se sont définies depuis ces 30 dernières années. La recherche s'est coupée au moment de l'émergence du développement agricole. Elle a laissé le contact avec les agriculteurs au développement agricole, il y a eu une spécialisation des rôles. Il y a eu à l'INRA pendant des années des ingénieurs qui étaient très ancrés dans le terrain. Mais c'était des ingénieurs des années 50 et 60. Après, on a choisi d'avoir des recherches académiques et un personnel de moins en moins enclin à aller trainer ses bottes dans les exploitations. Donc du côté de l'institution dans le genre de personnes qu'elle emploie et le type d'activités qu'elle valorise.

Si c'est la production scientifique des papiers, et bien on ne va pas aller "perdre son temps" (pas mon opinion) du côté des agriculteurs pour savoir comment on peut aménager des choses pour peut-être arriver à un résultat qui tienne de manière scientifique. Donc c'est des choses qui viennent de la recherche, où l'on peut se poser des questions. Après, du côté des agriculteurs, il faut effectivement qu'ils aient les bons relais pour aller contacter les agents de la recherche et ce n'est pas évident. Quand on est agriculteur et qu'on se dit "ben tient j'aimerais que la recherche travaille là-dessus", ben on ne peut pas les contacter, on ne peut pas les appeler directement. Alors on est obligé de passer par des intermédiaires, des porte-parole: des responsables professionnels, l'interprofession. Ça peut être des établissements qui peuvent jouer ce rôle d'intermédiaire.

Parce que par l'intermédiaire des étudiants, on est ancré dans le monde professionnel. Ou alors des projets de recherche comme les PSDR, des projets sur et pour le développement régional ou le but était d'associer partenaires et puis recherche. Mais la difficulté des agriculteurs, c'est justement de contacter des chercheurs, qui pour une partie d'entre eux serait intéressée de participer à cette démarche, quitte à le faire de manière clandestine ou non-reconnue. Mais simplement en termes de construction d'une activité qui soit du domaine du bien commun: on sait que l'on est pas reconnu mais ça va être profitable pour qui on le fait. Et dans le domaine de la recherche, on peut faire ce genre de choses... Alors parfois, de manière complètement clandestine, sans dire qu'on le fasse... mais on le fait.

Et là, profondément, il y a quelque chose à construire. Est-ce que l'on peut se permettre d'avoir des mondes aussi cloisonnés? Est-ce que vraiment les chercheurs doivent se consacrer uniquement à la production académique? Comment rendre accessible l'univers du développement et de la recherche aux agriculteurs pour qu'ils puissent interroger ces univers. Dans l'agriculture, ça ne fait pas seulement interroger ces univers mais c'est aussi apporter profondément des connaissances que, eux, ils ont éprouvées à l'univers de la recherche, pour aider cet univers-là à avancer.

Mais bon, une vision très linéaire, c'est la chaîne du développement: la recherche =>

l'agriculteur. C'est basée sur une division économique du travail, socio-économique. Il y en a qui brûle des neurones et puis en bout de chaîne on considère les agriculteurs comme des opérateurs qui n'ont plus qu'à faire. Or, il se trouve que la connaissance de la pratique et la connaissance théorique ne se superposent pas. C'est tellement vrai qu'on a des techniciens qui sont devenus agriculteurs et qui ne savaient comment bien faire. Parce qu'on ne sait pas gérer son temps, faire avec des imprévus, comment repérer des problèmes du vivant car ce n'est pas ce que l'on a appris à faire. On sait manipuler des mots et des chiffres mais pas forcément des choses.

Certains pensent que, justement, c'est le rôle des intermédiaires de combler ce rôle. Est-ce que ces intermédiaires pourraient jouer ce rôle?

Oui, ils peuvent. C'est toute la question qui se pose dans l'instance: l'ingénieur transfère. Qui pour moi est un terme ridicule (je m'excuse pour ceux qui le développent...). Il est ridicule parce qu'il est basé sur cette vision-là, de concepteurs qui conçoivent et d'opérateurs qui ne font qu'agir / que bouger leurs bras pour faire des choses. Hors, c'est faux dans le sens où les connaissances académiques qui sont bâties peuvent être complètement non opérationnelles pour des agriculteurs. Et, de l'autre côté, les agriculteurs ont besoin de connaissances qui ne sont pas produites par la recherche. Du coup, la question est "où sont bâties ces connaissances-là?" Cela ne veut pas dire que c'est radical. C'est-à-dire que toute connaissance scientifique est nulle pour les opérateurs etc... mais en tout cas, l'inverse n'est pas vrai. Les connaissances de la pratique seraient toutes les connaissances théoriques bâties par la recherche. Ça, c'est absolument faux.

Donc, quand on raisonne en forme de chaîne, il y a des concepteurs et des opérateurs et au milieu des transmetteurs: des gens qui vulgarisent, qui adaptent, qui rendent acceptable ces connaissances-là pour les agriculteurs. Donc, ce sont les chambres d'agriculture, les conseillers. Donc, on peut se dire, mais que font-ils ces gens-là? Il y a aussi les instituts techniques qui sont entre l'INRA et les chambres d'agriculture. Or, il se trouve qu'à chacun de leur niveau, ils font comme les agriculteurs: ils construisent des connaissances qui ne sont pas celles produites par le niveau du dessus. Les chambres d'agriculture, elles, vont utiliser en partie des connaissances de la recherche et des instituts techniques mais il y a plein d'autres connaissances qu'elles bâtissent. Car elles en ont besoin pour leur activité, qui est tenir ensemble différents registres de connaissances ou différents types de connaissances.

D'un point de vue économique, biologique, pratique, organisation du travail / comment on s'y prend? Simplement avec un calendrier de travail pour agencer le travail et savoir comment on va faire. Donc, tout cela, il faut l'agencer et c'est une vraie compétence et un vrai savoir qui n'est absolument pas traité ailleurs et qui est construit spécifiquement pour la tâche du conseiller. Alors, quand on dit qu'il faudrait des gens à la place des ingénieurs transmetteurs, on se méprend sur la manière dont les connaissances se transmettent de plus en plus et cette espèce de connaissances qui se transmet par les acteurs eux-mêmes, par le biais de leur discours, certes inscrit, mais inscrit via le net par exemple. Ou des gens qui se déplacent, qui vont à des rencontres, des conférences, qui discutent à droite à gauche comme dans l'agriculture de conservation. Donc on se méprend sur la manière dont ça se

passer concrètement, et puis on se méprend sur le genre de connaissances qui peuvent être transmises. Parce que finalement, lorsque l'on dit "les sols etc..." il faudrait transmettre, sur ces préoccupations-là, c'est épsilon chez un agriculteur cette préoccupation des sols.

À côté de mes animaux, leur chantiers, ce que l'on va leur donner à manger à côté de, peut-être que je vais pouvoir labourer etc... Qui là est un souci qui agence différents paramètres pour un agriculteur. Et c'est pour ça que je pense que l'on se méprend si on pense que le problème n'est que là. Et je pense que des personnes qui aient cette tâche là de rendre accessibles les connaissances scientifiques, c'est indispensable, pour comment on traduit. Mais ce qui est indispensable, c'est aussi de construire des connaissances, qui dès le début, sont construites autour des soucis et des préoccupations des agriculteurs. C'est comment, est-ce qu'on arrive à construire des éléments qui correspondront aux attentes des agriculteurs.

C'est une idée qui devient très classique, mais qui est assez peu mise en oeuvre concrètement.

Le discours sur les sols a énormément changé selon nos enquêtes. Est-ce dû au travail de mobilisation de la part de certains acteurs qui viennent principalement des techniques sans labour (i.e Claude Bourguignon selon Goulet) ? Êtes-vous de cet avis ?

Je ne suis pas sûr que cela vienne de Bourguignon. Alors, il est sûr qu'il est par ailleurs très, très critiqué par le monde de la recherche, sans entrer dans les détails de la critique. Mais il y a une chose qui est sûre, c'est que c'est un personnage qui a répondu à des questions que les agriculteurs se posaient à un moment et ils n'avaient de réponse, d'interlocuteurs. Et Bourguignon s'est posé ces questions-là, et c'est là où il faut reconnaître son mérite, c'est de s'être "coltiné" ces questions-là. Des questions qui étaient de vraies questions... après les réponses peuvent être fallacieuses... certains les considèrent comme telles, d'autres non. Mais en tout cas ces questions sont de vraies questions des agriculteurs. Par exemple: est-ce que le fait que l'on arrive pas à cultiver autant est le fait que l'on tasse trop? Est-ce que le fait d'avoir une vie biologique ne va pas jouer sur la qualité de la production? Lorsqu'on veut avoir un vin de qualité, ne faut-il pas être attentif à tous ces processus naturels qui jouent sur la résistance des plantes aux maladies, la qualité des raisins etc...

Là, sur le coup, ça serait une vraie étude sociologique à faire. Comment ses préoccupations ont été saisies par des acteurs? Comment ces acteurs sont devenus des experts dans ces milieux? Et comment à partir d'eux, et contre eux, ont émergé des acteurs portant des discours portant des éléments convergents ou divergents. Mais il est sûr qu'il a pris une certaine position par rapport à la recherche et les sols, une position orthogonale, qui a sans doute facilité ensuite la contestation d'un discours dominant de la part d'autres personnes. Sur la manière effectivement de voir les sols comme un simple substrat et pas du tout comme une entité biologique.

Est-ce que cette forme de recherche que pratique le LAMS est une forme de recherche alternative qui rapprocherait les agriculteurs dans leur recherche ?

C'est pas facile d'y répondre car je sais vaguement ce qu'il fait en termes de recherche et de pratique. Alors d'un point de vue assez neutre on va dire: ben tiens, effectivement, quand on a dans la marche des idées scientifiques, il y a des moments de changement de paradigme. Et s'il y a des changements de paradigme, il a ces espèces de personnes en dehors du cadre qui explorent des manières d'apprécier le fait que des choses marchent ou ne marchent pas ou de valider des énoncés scientifiques. Et là, on peut voir la question de l'homéopathie. L'homéopathie qui est largement utilisée mais qui est largement critiquée. Il n'y a pas de preuves dans certains cadres de validation pour dire ce qui marche et ce qui ne marche pas. C'est là où il y a toute une difficulté, pour avoir un point de vue sur ce qu'a fait Bourguignon, il faut se placer quelque part : on ne peut pas avoir le point de vue de Dieu.

Donc, soit on se place en tant que scientifique du sol, à partir de ce qu'il connaît à partir des critères qu'il utilise et puis voit ce que fait Bourguignon et la méthode qu'il utilise et puis les conclusions qu'il tire de cette démarche. C'est-à-dire que cela ne marche pas parce que la méthode utilisée ne permet pas de dire ce que vous [CB] dites ou soit c'est complètement inapproprié. C'est magico-religieux, c'est à dire "pouf", ça sort comme ça... aussi bien sur la méthode que les résultats d'ailleurs ; ça sort comme ça.

Mais on peut avoir une sorte de pensée qui est de rentrer dans le cadre ainsi défini et essayer de voir d'un point de vue de la cohérence interne si tout tient. Ça, c'est autre chose. Mais du coup, on est dans une démarche compréhensive, et les sciences biotechniques, les sciences dures ne savent pas ce que c'est qu'une démarche compréhensive. Elles ne savent pas ce que c'est de se mettre dans le cadre de pensée car, pour ces sciences, il n'y a qu'un cadre de pensée qui vaut, et il y en a qu'un d'ailleurs. On ne peut pas dire que c'est celui de dominant... je caricature un peu parce que, mine de rien, les collègues savent qu'il y a une dynamique des idées.

Ce que fait Claude Bourguignon est difficilement validable par la recherche officielle, mais on sait bien que la connaissance ne se trouve pas englobée dans la recherche officielle. Et puis elle nous a amené dans une impasse, donc elle peut être remise en question. Ça laisse ouvert la question d'explorer d'autres formes de scientificité ou d'autres pratiques pour finalement construire des énoncés sur les choses. Claude Bourguignon, ce sur quoi il s'appuie, c'est une reconnaissance par ses clients, par ses agriculteurs. Il est dans le monde de la réputation, on est reconnu par les gens car ils voient différemment les choses ou pense que ça va changer etc... Lui, sa reconnaissance, il l'appuie là-dessus et non pas le monde scientifique.

Alors, est-ce que cela signifie qu'à côté il n'essaye pas de faire reconnaître par ailleurs ce qu'il fait, je pense que oui, mais il faudrait voir dans les détails les actions concrètes qu'il déploie. S'il le fait, c'est comment? En participant à certains séminaires, en discutant avec des collègues scientifiques, en utilisant certaines méthodes. D'un point de vue pratique, je ne sais pas. Il fait peut-être rien dans ce domaine-là car il peut être plus confortable de dire que la science ne reconnaît pas ce que je fais car elle est obtuse et aveugle alors que ça marche, que prendre le risque de mettre à l'épreuve ce que l'on fait dans un autre cadre que le sien.